

Le QUOTIDIEN

DE LA REUNION ET DE L'OCEAN INDIEN

N° 8656- 28^e année

Prix : 0,50 € (Quotidien) + 0,50 € (Visu Télévision) = 1 €

vendredi 18 juin 2004

Le théâtre réunionnais se casse la figure

Le théâtre réunionnais se casse la figure. Il a de graves problèmes de contenu et de renouvellement. A côté de la disparition des moyens pour les compagnies, de la crise des intermittents qui réduit le comédien à l'état d'objet entre les mains du metteur en scène-producteur, on décèle deux dérives actuelles, la mode des traductions en créole, la théâtralisation des contes et légendes.

1) Sham's avec « Le Rapiang » (« L'avare » de Molière) et bientôt « Roméo et Juliette », Madani avec « Dokter kontrokèr », mais aussi « Kaz en kaz », « Bezman dan la kour Patel » à l'ODC, etc. On fait passer des traductions de pièces françaises pour la culture réunionnaise. Traduire est pourtant une facilité (on est sûr que ça marche au niveau des situations, des ressorts), c'est aussi un aveu d'échec, d'impuissance à inventer ses propres récits et ses propres personnages.

Qui plus est, à la Réunion, traduire un texte de théâtre français en créole paraît aberrant puisque la population est bilin-

que. Autrement dit : le français est une langue réunionnaise et tout Réunionnais est en fait capable d'apprécier Molière « dans le texte ».

On traduit donc pour d'autres raisons, avoir un succès « populaire » et « réunionniser » à peu de frais. Jouer la même pièce en créole et le lendemain en français est démagogique, quand l'on somme le spectateur, qui n'en a pas envie, à choisir sa langue de théâtre (sur des critères de choix politique, d'origine, de culpabilité ?).

L'aberration ? Faire tourner en France une pièce française traduite en créole (le CDR avec « Le Médecin malgré lui »), pour le pittoresque de la langue sans doute.

La solution est pourtant de créer des textes originaux en créole ou en français, ou mêlant les deux, jouant sur les situations, la langue étant elle-même objet dramaturgique. Qui le fait ? Encouragé par qui ?

2) A cours de répertoire et faute d'inventer, on puise désormais dans le fond « contes et légendes » de la Réunion en lui donnant un statut dramatique. Cette année la compagnie Nektar, Acte III, l'inévitable CDR, avec « Lavi lo mor », et ses contes et légendes. On les appelle en haut lieu des « petites formes », c'est-à-dire « pas chères ». « Gran mèr Kal », « Gran diab » sont

maintenant racontés aux adultes, « La femme sans tête » et « Les tamarins diaboliques » deviennent des sujets « sérieux ».

La réduction de la culture réunionnaise à une culture orale rurale, superstitieuse et passéiste est dangereuse. Et raciste. La question se posait déjà lors des débats des années 80 au festival des Francophonies de Limoges où l'on cantonnait les cultures africaines et du tiers-monde à ses récits ou à des pratiques folkloriques, un phénomène encouragé par le « politiquement correct » des pays riches et dénoncé par les créateurs présents. Il est triste de voir que cela tient lieu aujourd'hui de culture officielle.

Ces productions ne sont pas à même de répondre à l'enjeu du théâtre réunionnais et mènent à des impasses. Elles inféodent, infantilisent et dévalorisent les Réunionnais. Elles ne sont pas à même de répondre aux défis de l'avenir, elles ne mettent en cause rien ni personne, évitent l'Histoire et n'explorent pas la société réunionnaise. Encouragées, subventionnées aujourd'hui quasi exclusivement par les autorités, elles dilapident des énergies, les savoir-faire, les budgets de création, elles ferment la porte aux jeunes talents et empêchent une création réunionnaise moderne, libre, impertinente, de s'épanouir.

Emmanuel GENVRIN